



**HAL**  
open science

## Écrire en éthologie : les savoirs de la fiction

Riccardo Barontini

► **To cite this version:**

Riccardo Barontini. Écrire en éthologie : les savoirs de la fiction. Violaine Houdard-Mérot (éd.). Le tournant créatif de la recherche, Presses Universitaires de Vincennes, 2024, Recherche-crédation, 978-2-37924-474-2. hal-04749976

**HAL Id: hal-04749976**

**<https://hal.science/hal-04749976v1>**

Submitted on 23 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Écrire en éthologie : les savoirs de la fiction

Riccardo Barontini

Université de Pau et des pays de l'Adour

Les études écocritiques et écopoétiques se sont fréquemment interrogées sur la relation entre les connaissances scientifiques et les outils littéraires déployés dans la fiction contemporaine sensible à l'écologie<sup>1</sup>. En effet, l'attention portée à la fragilité des écosystèmes dans le roman accompagne souvent le besoin de narrativiser des connaissances scientifiques et plus largement de problématiser les rapports entre culture scientifique et culture littéraire, dont le dialogue a été difficile à l'époque postromantique<sup>2</sup>.

Je voudrais enquêter ici tout particulièrement sur les échanges et les contaminations entre écriture scientifique et écriture littéraire par rapport à la représentation du savoir éthologique, qui constitue un cas d'étude particulièrement significatif. L'éthologie a en effet changé, au cours des cinquante dernières années, notre perception du comportement animal et exercé une influence puissante sur la fiction<sup>3</sup>. Si pendant longtemps l'héritage cartésien et, plus récemment, l'approche behavioriste ont transmis l'idée selon laquelle les animaux ne sont que des machines répondant de manière aveugle à des stimuli, l'éthologie a montré qu'ils étaient, au contraire, dotés d'une sensibilité, et que certains d'entre eux sont pourvus d'attributs qu'on croyait auparavant réservés aux êtres humains, tels que la conscience de soi, la projection dans le futur, des formes de langage : la cognition humaine est ainsi établie sur un continuum par rapport à la cognition animale<sup>4</sup>. L'éthologie a par conséquent alimenté la discussion sur les droits des animaux qui investit nos sociétés contemporaines et a conduit à remettre en question la définition même de ce qui est propre à l'humain.

J'examinerai ici le cas de deux auteurs, Tristan Garcia et Vinciane Despret, qui, tout en abordant la question animalière par des outils philosophiques et scientifiques, ont également mené une expérimentation littéraire sur le langage animal à travers des œuvres fictionnelles. Il s'agira alors d'analyser quelle contribution spécifique la littérature apporte à leur démarche et quels dialogues et hybridations ces auteurs instaurent entre les différents types d'écriture.

Garcia et Despret ont certes suivi des parcours différents, mais ils sont unis par leur carrière académique dans le domaine philosophique, par leur activité d'écrivains et par leur intérêt pour l'éthologie. Si le premier a toujours associé la production d'essais philosophiques à celle de romans, le cas de Despret est

---

<sup>1</sup> Cf. par exemple Heise, 2015, Caracciolo 2019, Simon 2021, Barontini 2022a.

<sup>2</sup> Sur cette question cf. Meyer (dir.) 2018.

<sup>3</sup> Je me permets de renvoyer à cet égard à Barontini 2022b.

<sup>4</sup> Cf. Lestel, 2001, Waal, Frans de 2016.

différent car elle a récemment publié, après une longue carrière d'essayiste, son premier texte fictionnel, *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation*<sup>5</sup>, qui a rencontré un franc succès éditorial. En revanche, si l'intérêt pour l'éthologie se concentre chez Garcia sur une courte période, avec les essais *Nous, animaux et humains* (2011)<sup>6</sup> et dans une moindre mesure *Forme et objet. Un traité des choses* (2011)<sup>7</sup>, et avec son roman *Mémoires de la jungle* (2010)<sup>8</sup>, Despret a consacré la majeure partie de sa carrière à l'exploration de la question éthologique en tant qu'épistémologue, interrogeant les pratiques scientifiques des chercheurs<sup>9</sup>.

Les œuvres *Mémoires de la jungle* et *Autobiographie d'un poulpe*, publiées à dix années de distance, adoptent toutes les deux les modalités du récit d'anticipation et s'interrogent, au moyen de dispositifs narratifs différents, sur la question des langages animaliers. De ce point de vue, il est significatif que nous retrouvions dans les titres une référence à deux genres littéraires proches, les mémoires et l'autobiographie, fondés sur un exercice d'autoconscience du sujet. Une expérimentation sur le langage est en effet menée dans les deux textes, à partir de connaissances éthologiques, afin d'essayer de restituer l'*Umwelt*, la vision spécifique du monde des non-humains, concept théorisé par le naturaliste Jakob Von Uexküll dans les années 1930. Von Uexküll a ainsi montré que l'apparat sensoriel et la spécificité cognitive des différents organismes vivants engendraient une perception spécifique de la réalité, un « monde propre » à l'animal lui-même auquel l'être humain n'a pas accès et qui ne peut être décrite par le sujet, faute d'une langue partagée avec l'homme<sup>10</sup>. C'est pour cette raison que le philosophe Thomas Nagel constatait dans un article célèbre, publié dans les années soixante-dix, que nous ne saurons jamais ce que cela fait d'être une chauve-souris<sup>11</sup>, car nous n'avons pas accès aux *qualia*, c'est-à-dire à la dimension qualitative et subjective de son expérience du monde.

Ces dernières années, le chercheur Baptiste Morizot a également réfléchi sur cette limite épistémologique, en affirmant que nous vivons une crise de la sensibilité par rapport aux autres formes de vie, et qu'il faudrait combattre nos limitations structurelles au moyen d'une sensibilité accrue aux signes et aux traces, d'une conscience aiguisée des liens que nous entretenons avec le reste du vivant :

[...] face aux comportements, aux formes de vie des autres vivants, on est voué à traduire des intraduisibles. Le sens est toujours en suspens, on court après, on ne cesse de retraduire, on a toujours peur du malentendu, mais il est parfois

---

<sup>5</sup> Despret, 2021.

<sup>6</sup> Garcia 2011a.

<sup>7</sup> Garcia 2011b.

<sup>8</sup> Garcia 2010.

<sup>9</sup> Cf. par exemple Despret 2002, 2014, 2019.

<sup>10</sup> Uexküll 2004 [1934].

<sup>11</sup> Nagel 1974.

créateur – et certes le dictionnaire parfait des autres formes de vie n'existe pas, mais il faut bien vivre, et vivre ensemble<sup>12</sup>.

Cette limite de notre expérience et de notre connaissance, qui n'est pas dépassable uniquement par la science, peut être approchée également par les outils littéraires, qui fournissent un terrain d'expérimentation différent. Vinciane Despret et Tristan Garcia utilisent donc ces outils pour aborder l'impossibilité d'une communication verbale avec les animaux, et ils le font à partir d'une connaissance pointue des expériences éthologiques menées dans ce domaine. Les deux auteurs inventent en effet un langage pour les animaux, en se servant de certains ressorts de la science-fiction pour dépasser les bornes du réalisme et de l'adhésion aux connaissances scientifiques qu'il implique. Il est intéressant de mettre en vis-à-vis les deux textes fictionnels ainsi produits, car ils abordent la question de deux points de vue opposés et complémentaires : si Garcia explore la question de l'apprentissage du langage humain par les animaux, Despret imagine une langue propre aux non-humains que nous serions capables de traduire.

### **Inventer une langue humaine pour l'animal**

L'intrigue de *Mémoires de la jungle* se déroule dans un futur proche dystopique : à la suite d'une catastrophe écologique indéterminée, le genre humain s'est presque intégralement déplacé dans des stations en orbite et la Terre est peuplée surtout d'animaux. Dans un zoo en Afrique, des éthologues effectuent des expériences d'apprentissage du langage avec des primates et en particulier avec un chimpanzé extraordinairement intelligent, Doogie, dont les compétences linguistiques atteignent un niveau très élevé. Doogie est ensuite libéré dans la jungle, un habitat naturel dans lequel il n'a pourtant jamais vécu, pour étudier ses réactions. Il reviendra ensuite au zoo, qu'il trouvera en flammes car les autres animaux se sont rebellés contre les éthologues.

Garcia confie à Doogie le rôle du narrateur à la première personne, ce qui lui permet d'adopter le point de vue du chimpanzé. Or, si cela ne constitue pas une nouveauté dans la littérature animalière, la spécificité de la démarche de Garcia est de prendre appui sur les expériences éthologiques d'apprentissage du langage, particulièrement développées dans les années soixante-dix<sup>13</sup>, pour restituer

---

<sup>12</sup> Morizot 2020.

<sup>13</sup> Dans *Forme et objet*, Garcia fait référence à ses sources : « Ces projets de transformation animale, et non seulement d'étude de leur comportement « naturel », se multiplient à partir des années cinquante : les époux Kellog [sic] qui adoptent le chimpanzé Gua pour l'élever en parallèle de leur enfant Donald ; les époux Gardner qui éduquent Washoe à partir de 1967, elle-même incitée à enseigner son langage à Booe ou Bruno ; Roger Fouts, éducateur de Washoe après le couple Gardner, qui prend en charge avec Lynn Miles (elle-même en charge de l'orang-outang Chantek) Loulis, fils adoptif de Washoe ; Herbert Terrace qui, pour contester les précédentes expériences, s'intéresse [au chimpanzé] Nim Chimpsky ;

par l'expérimentation littéraire les difficultés que l'animal rencontre pour maîtriser le langage humain. Il élabore ainsi une langue caractérisée par un usage fréquent de l'onomatopée, par la réduction de l'abstrait au concret au moyen de la métonymie, par une structure syntaxique paratactique simplifiée, par un renvoi fréquent au domaine sensoriel. Citons-en un exemple :

Essaie j'ai essayé, essaie encore j'ai recommencé. Le ciel au-dessus de moi a changé, la pluie a séché, l'eau chaude est devenue de la fumée, la fumée de l'air, l'air était blanc, bleu, noir et nuit, oh même dans l'obscurité, dans l'obscurité sombre comme un aveugle, j'ai essayé de faire comme font ceux qui savent<sup>14</sup>.

Cependant, le langage que le personnage de Garcia parle lui est imposé par les humains et il est en ce sens le produit d'une aliénation : Doogie en effet reconnaît dans les humains, « ceux qui savent », les dominateurs, et cette domination apparaît également à travers la maîtrise du langage par lequel il s'exprime. Il y a donc, au fondement de ce roman et de la démarche de Garcia, un paradoxe gnoseologiquement significatif : il lui faut inventer une langue qui puisse à la fois restituer la perception subjective du protagoniste, l'émergence de sa conscience, et son aliénation. Garcia s'interroge ainsi sur le lien fort longtemps établi entre le langage et la pensée, entre la possibilité de parler et celle d'être considéré comme un sujet, qui a dominé le débat autour de la subjectivité des animaux jusqu'à l'éthologie des années soixante-dix. Tristan Garcia reconstruit ce débat dans *Nous, animaux et humains*, afin de montrer comment, dans la définition d'une communauté entre animaux et humains, le critère de la rationalité liée au langage est de plus en plus dépassé dans nos sensibilités contemporaines, qui se tournent plutôt du côté de la souffrance partagée :

L'idée selon laquelle l'accès à l'infini, la pensée, le langage, la conscience de la mort, l'art, la culture, le contrat social, la division du travail, la fabrication d'outils, ou quoi que ce soit d'autre de rationnel nous assurerait suffisamment de nous-mêmes par opposition à *eux* pour accepter leur souffrance comme une souffrance *autre* et ne reconnaître comme nôtre que la souffrance humaine nous est devenue difficilement tolérable<sup>15</sup>.

Cependant, tout en tenant compte de ce changement de sensibilité dans son essai, dans son roman Tristan Garcia explore les fantasmes et l'impensé de la volonté que les êtres humains ont manifestée d'enseigner leur langage aux animaux. En effet, si comme nous l'avons dit le narrateur de *Mémoires de la jungle* est le chimpanzé Doogie, le début et la fin du roman laissent une place à la parole de l'une des éthologues qui l'ont éduqué. Les titres assignés à ces deux sections « Un être humain prend la parole » et « Un être humain a toujours le dernier mot » montrent bien comment la maîtrise du langage pose les êtres humains

---

Francine Patterson et son gorille Koko ; David Premack qui s'entoure de Sarah et Gussie ; Sue Savage-Rumbaugh, enfin, qui s'attache fortement à Kanzi le bonobo. » (Garcia, 2011b : p. 248)

<sup>14</sup> Garcia 2010 : p. 122.

<sup>15</sup> Garcia 2011a : p. 9.

dans une condition de domination par rapport à l'animal. En effet, l'éthologue exprime sa volonté de faire évoluer le singe par l'accès au langage :

Et parfois nous avons ressenti trop fort le désir de les faire évoluer, de les entendre enfin nous parler. Car nous sommes seuls, grands bavards de la Création. Qui sait pourquoi nous voulûmes alors faire d'eux nos enfants ? Pour partie parce que en les modelant à notre image nous souhaitions devenir les dieux dont nous imaginions qu'ils nous avaient faits à la leur ; mais aussi parce que, en les comprenant, nous rêvions de retrouver jusqu'où et comment nous étions, comme eux, des animaux. C'était entre les deux. Entre le Dieu et la bête jadis, entre l'animal et les machines aujourd'hui, je suppose<sup>16</sup>.

Des pans de ces deux chapitres liminaires sont proches dans leur formulation de passages du texte de *Nous, animaux et humains*, mais également du chapitre 6 de *Forme et objet*, dans lequel Garcia s'interroge sur l'évolution historique de la distinction entre hommes et animaux. Dans ce dernier texte, le philosophe insiste tout particulièrement sur le fait que l'éthologie, en gommant toutes les spécificités cognitives traditionnellement attribuées à l'humain, a plongé la définition même de l'humain dans une crise et suscité un rêve de transcendance dont les expériences pour enseigner le langage aux animaux sont un témoignage. Il parle ainsi du

[...] désir étonnant d'éduquer certains individus de ces espèces non humaines comme des êtres humains, en laboratoire, afin d'éprouver jusqu'où ils peuvent devenir comme nous. La projection de l'évolution de l'espèce humaine sur des individus animaux provoquera la naissance de ce fantasme : éduquer certains individus simiesques à la manière dont a évolué notre espèce. Ce que l'homme comme espèce a réalisé, on voudra de manière inavouée le projeter sur des individus d'autres espèces<sup>17</sup>.

Il y a donc une continuité significative, dans la production de Garcia sur ce sujet, entre l'écriture philosophique et l'écriture littéraire, d'autant plus que la proximité entre la publication des textes fictionnel et philosophiques permet d'émettre l'hypothèse d'une rédaction sinon simultanée, au moins rapprochée dans le temps. En outre, si le discours philosophique se retrouve dans l'écriture fictionnelle, Garcia n'hésite pas à se servir de la fiction spéculative dans *Nous, animaux et humains*. En effet, le chapitre IV, qui s'intitule justement « Fictions », présente plusieurs univers possibles où le sentiment d'appartenance à la communauté comprendrait différentes catégories d'êtres, des univers communautaristes, humanistes, animalistes, végétariens, écologistes absolus :

Une fiction mêlant des traits d'univers humains anciens, de conceptions de jadis, d'autres civilisations, d'autres cultures, à l'anticipation rationnelle d'univers possibles devrait nous permettre de concevoir différents stades du nous et différentes configurations du rapport entre l'être humain et les autres animaux [...] la question serait de savoir si cet univers, une fois poussé à bout, absolutisé, est supportable pour notre sensibilité<sup>18</sup>.

---

<sup>16</sup> Garcia 2010 : p. 19.

<sup>17</sup> Garcia 2011b : p. 252.

<sup>18</sup> Garcia 2011a : p. 129.

L'opération intellectuelle que Garcia décrit ci-dessus, n'est au fond pas très éloignée de celle qu'il mène dans *Mémoires de la jungle*. À la fin du roman, Garcia « pousse à bout » son expérimentation linguistique : Doogie, après s'être éloigné de ses maîtres et avoir retrouvé son environnement naturel, perd progressivement la maîtrise du langage ; les dernières pages du livre achèvent l'expérimentation de Garcia, car il élabore un discours qui imite un babillage sonore se limitant à la désignation de l'immédiat et qui tend vers le silence. Dans le même temps, Garcia s'amuse à créer un langage à l'artificialité exhibée, rempli de jeux de mots, au tissu phonosymbolique très riche et aux allures avant-gardistes :

Ni mal ni moi, t'acte attaque, et monkey fort, domine domaine. Nimal moi, nid haut nuit craint, c'est maître moi. No zoo ni chaud ni haut, tout domaine, la terre jungle, le ciel jungle, fort domine. Ça soigne. Animal moi monkey me. Tout toit chasse eau, le terre ciel pluie, casse l'âme et sombre. Macaque craint, animaux craignent, femelles les faibles, seul fort c'est maître c'est moi. Meurtre un. Meurtre un. Tout jungle rien ciel, tout terre rien haut, moi c'est maître<sup>19</sup>.

Le protagoniste et narrateur autodiégétique se libère donc du langage qui lui a été imposé. Par la même occasion cependant, nous perdons l'accès à sa conscience individuelle, à sa perception du réel, qui est médiée dans la fiction par le langage humain. C'est justement autour de ce paradoxe fécond que Garcia peut réaliser une exploration des possibilités du langage, mais également poser un regard critique sur ses limites dans l'expression de la subjectivité non humaine et sur sa dimension anthropocentrique.

### **Les animaux en traduction**

Dans son premier ouvrage, issu de sa thèse de doctorat, *Naissance d'une théorie éthologique. La danse du cratérope écaillé*, publié en 1996, Vinciane Despret s'intéresse aux modalités grâce auxquelles nous instaurons une relation avec les animaux par l'expérimentation scientifique. Dans le sillage des réflexions de Bruno Latour et d'Isabelle Stengers, qui ont montré comment la science était elle-même imprégnée de culture et comment toute division trop nette était injustifiée<sup>20</sup>, Despret interroge les pratiques des éthologues et montre que les théories élaborées au sujet des comportements animaux dépendent beaucoup de la façon dont les questions scientifiques sont posées, mais également des interactions que les expérimentateurs établissent avec les sujets de leurs études. Elle essaie ainsi de trouver un équilibre herméneutique entre la projection du contexte culturel par lequel l'expérimentateur est influencé et les risques que comporte une approche positiviste postulant l'objectivité absolue des observations. Elle écrit, en parlant du cratérope, l'oiseau au centre de son livre :

---

<sup>19</sup> Garcia 2010 : p. 333.

<sup>20</sup> Cf. Latour 1999, Stengers 1992.

[...] nous venons sans nous en rendre compte, de glisser de l'oiseau à l'observateur, et nous situons juste dans l'espace qui les unit. C'est dans cet espace, géographique et relationnel, que peut émerger la double question. La duplicité essentielle et impérieuse de cette question est celle qui transforme toute recherche en une recherche éthique, esthétique et éthologique : « qui suis-je, comment est mon regard pour que tu m'apparaisse tel que tu es ? » en même temps que « qui es-tu pour que je te voie ainsi ? ». La première sans la seconde nous ramène à un constructivisme stérile, la seconde sans la première à un réalisme dogmatique. Ensemble, elles forment l'instant de l'équilibre, le meilleur moment pour penser les choses en termes dynamiques, relationnels et complexes. Ces moments de l'équilibre dans l'espace qui unit les objets naturels et les questions qui les interrogent, sont les moments qui, sans doute, contribuent à effacer le grand partage moderne entre nature et culture<sup>21</sup>.

Despret insiste sur le fait que les explications éthologiques constituent des fictions dans lesquelles le scientifique ne peut demeurer complètement neutre, mais qui ne se construisent cependant pas sans la participation active des animaux, en effet « C'est là la singularité de nos pratiques scientifiques : les animaux qu'elles "inventent" existent dans et par ces histoires avec une densité, une réalité singulière, car les scientifiques ont cherché passionnément comment faire histoire *avec eux*<sup>22</sup> ». La réflexion de Despret autour de la pratique éthologique tourne donc autour de la manière dont nous établissons une interaction et une communication avec les animaux, en construisant un objet théorique qui en décrit le comportement : un nombre significatif de ses livres suivants poursuivront cette ligne de recherche, enquêtant sur cette co-construction du savoir<sup>23</sup>.

Après cette réflexion philosophique de vingt ans Despret décide de passer des « fictions scientifiques » à une fiction plus spécifiquement littéraire qui entre en résonance avec ses questionnements théoriques. Le texte d'*Autobiographie d'un poulpe* porte en effet sur plusieurs sciences fictives, la géolinguistique, la thérolinguistique et la théroarchitecture, qui explorent les capacités expressives et artistique des animaux<sup>24</sup>. En définissant ces disciplines imaginaires au début de son texte, Despret applique l'écriture savante qui est la sienne en tant qu'épistémologue au contexte fictionnel :

La géolinguistique est une branche tardive de la linguistique. Elle a émergé au moment où les linguistes se sont rendu compte que les humains n'étaient pas les seuls à avoir forgé des langues dotées de structures originales, qui évoluent avec le temps et qui permettent aux locuteurs de différents règnes de communiquer. [...] La géolinguistique donnera ultérieurement naissance à la thérolinguistique, qui s'est spécialisée dans l'étude des formes littéraires chez les animaux et les plantes. Thérolinguistique (n. f.) : le terme "thérolinguistique" a été forgé à partir du grec thèr (θήρ), "bête sauvage". Il désigne la branche de la linguistique qui s'est attachée à étudier et à traduire les productions écrites par des animaux (et

---

<sup>21</sup> Despret 1996 : p. 136-137

<sup>22</sup> *Ibidem* : p. 24-25

<sup>23</sup> Cf. Despret 2014, 2019, 2020.

<sup>24</sup> Despret déclare s'inspirer de la nouvelle d'Ursula Le Guin « L'auteur des grains d'acacia » où l'on trouve la première occurrence du terme « thérolinguistique ». (Le Guin, 1988 [1974])



ultérieurement par des plantes), que ce soit sous la forme littéraire du roman, celle de la poésie, de l'épopée, du pamphlet, ou encore de l'archive...<sup>25</sup>

L'intrigue se construit de cette manière autour des trois études menées par les membres de ces associations scientifiques imaginaires : le premier porte sur la communication entre araignées et humains par les acouphènes, le deuxième sur la fonction expressive et religieuse des excréments cubiques des wombats, et le dernier sur la poésie autobiographique écrite à l'encre par les poulpes. La forme épistolaire est choisie pour représenter les échanges entre les scientifiques. Ces sciences fictionnelles projettent dans le futur et jusque dans ses extrêmes conséquences la « révolution éthologique » dont parle Dominique Lestel<sup>26</sup> : en effet si l'éthologie a démontré que les animaux n'étaient pas de simples « machines » mais qu'ils possédaient au contraire une sensibilité et toute une série de capacités auparavant considérées comme exclusivement humaines, les disciplines inventées par Despret postulent que les animaux ont accès à des activités supérieures de l'esprit, telles que l'art et la religion, qui ne sont pas uniquement motivées par la satisfaction des besoins primaires.

Despret devient ainsi épistémologue de sciences fictionnelles et peut explorer, de manière ludique et humoristique également, des territoires imaginatifs interdits à l'épistémologie. Le rapport avec sa production philosophique s'exprime par un pastiche du langage scientifique mais aussi par l'insertion de références fréquentes à des études scientifiques véritables, qui constituent souvent le point de départ, l'intuition fondamentale conduisant aux découvertes imaginées dans la fiction. De cette manière, elle peut poser un regard critique sur ces études et sur la science contemporaine, grâce à une technique de distanciation permise par l'écriture fictionnelle :

En effet, des analyses menées en 2002 par une équipe australienne et autrichienne (Paris et al., 2002) ont conduit à l'hypothèse que les fèces des wombats seraient porteuses de traces, de signes ayant valeur d'indices. Mais ici encore, ces scientifiques ont négligé la dimension proprement littéraire ou poétique de ces traces, pour les réduire à la simple révélation de certains événements de l'organisme, ici en l'occurrence le cycle de l'œstrus du wombat. Que les fèces ne puissent révéler rien de plus qu'un simple calendrier physiologique et que leur dimension proprement créatrice, par l'usage d'une écriture phéromonique, soit restée complètement hors champ, en dit long sur les nombreux points aveugles, pour ne pas dire les paradigmes simplistes et les préjugés qui hantaient les premières recherches<sup>27</sup>.

Si Garcia explorait les phantasmes d'une démarche éthologique surannée, comme celle qui consiste à enseigner le langage humain aux animaux, en mettant en évidence ses contradictions, la démarche de Despret vise à imaginer une évolution possible du mouvement conceptuel de l'éthologie d'aujourd'hui, qui en poussant encore plus loin ses prémisses parviendrait à diminuer ultérieurement l'écart cognitif

---

<sup>25</sup> Despret 2021 : p. 11.

<sup>26</sup> Cf. Lestel 2001.

<sup>27</sup> Despret 2021 : p. 40.

entre humains et non-humains. La distance entre les deux démarches se mesure dans le traitement littéraire du langage : si Garcia problématise l'idée d'une communication par le langage humain, Despret se focalise sur l'idée de traduction, sur l'interprétation de traces non verbales et propose un modèle positif, voire utopiste. Elle écrit en parlant de l'évolution de la thérolinguistique :

On se souviendra de l'admonestation du président qui conduisit au renouvellement radical des méthodes d'enquête, je le cite de mémoire : "Nous avons autrefois fait le louable et nécessaire effort de renoncer au privilège de l'audible qui contaminait les recherches linguistiques et qui vouait les animaux au champ étroit des littératures orales. Il nous faut à présent impérativement rompre avec le privilège du visible qui limite considérablement l'avenir des recherches. Il est de la mission des thérolinguistes de s'atteler à la découverte et à la traduction de traces non audibles et non visibles"<sup>28</sup>.

Despret essaie ainsi, tout en affirmant la nécessité de reconnaître aux animaux une volonté expressive, de sortir de la contrainte verbale. Les animaux communiquent donc leurs pensées, leurs aspirations, par une variété de moyens que la thérolinguistique se charge d'interpréter. Nombreux sont dans le texte les clins d'œil aux intellectuels et écrivains que Despret reconnaît comme participant d'une même démarche philosophique, tels que Baptiste Morizot, que nous avons déjà évoqué plus haut. Elle parle ainsi d'un

[...] philosophe du XXI<sup>e</sup> siècle passionné par l'art du pistage, c'est-à-dire par l'art de lire les traces délibérément laissées par des animaux : Baptiste Morizot. Si Morizot ne disposait pas à son époque des outils de l'analyse littéraire, il avait toutefois affirmé que ces traces avaient une valeur expressive complexe qui s'apparentait à une forme d'écriture – que, il en avait l'intuition, nous serions un jour en mesure de traduire. Fêru de biologie évolutive, il pensait également que cette valeur expressive attesterait un processus que le paléontologue et biologiste de l'évolution Stephen Jay Gould appelait "exaptation" ou "adaptation sélective opportuniste". Selon cette théorie, un caractère peut avoir été sélectionné pour une fonction, comme les plumes qui assuraient aux ancêtres des oiseaux une meilleure thermorégulation, et être ultérieurement "détourné" de manière "opportuniste" pour une autre, le vol par exemple, puis devenir, par un autre détournement, costume de parade<sup>29</sup>.

Dans ce cas aussi, nous pouvons remarquer les interférences entre l'écriture philosophique et l'écriture fictionnelle : Despret, en prenant appui sur Morizot, essaie ainsi d'expliquer par la biologie évolutive l'émergence d'une fonctionnalité expressive secondaire chez les animaux. Or tout l'intérêt de la thérolinguistique se trouve dans le fait d'adopter une perspective non anthropocentrique, qui puisse ne pas réduire toute forme d'expression artistique et rationnelle au langage humain. Pour cela, il faut être capable d'une attention plus développée au vivant et faire preuve d'une habileté à sortir des entraves du langage humain pour comprendre les modalités spécifiques d'expression des animaux ; en somme, pour pénétrer leur *Umwelt*.

---

<sup>28</sup> *Ibidem* : p. 42.

<sup>29</sup> *Ibidem* : p. 72.

C'est pour cette même raison que dans le récit éponyme, les thérolinguistes sont aidés, dans leur recherche sur la poésie des poulpes, par des communautés ayant « adopté des modes de coalition (et de cohabitation) multispécifiques, toutes s'efforcent de restaurer des milieux (ou des couloirs de migration) qui rendent la vie à nouveau possible<sup>30</sup> ». Au sein de ces communautés, qui constituent un modèle idéal de rapport aux vivants, se trouvent les symenfants, qui développent une relation privilégiée avec des espèces menacées. Ils sont en effet « capables de goûter, de sentir et d'entendre, non pas tout à fait “comme”, mais plus précisément “avec” leur symbiote<sup>31</sup> ». Ce qui est intéressant de notre point de vue, c'est qu'afin d'atteindre ce degré d'imagination empathique, l'on n'enseigne pas aux symenfants, jusqu'à l'âge adulte, le langage humain de leur communauté : ils apprennent une langue spécifiquement créée pour eux, afin de ne pas « entrer trop vite dans les catégories qui façonnent le rapport au monde et aux autres<sup>32</sup> ». Nous voyons donc que la langue humaine (et en particulier les langues occidentales), qui dans le livre de Garcia constituait encore le seul outil, quoique problématique, pour communiquer avec les animaux, devient ici un obstacle, dont l'emprise doit être limitée. Il est donc nécessaire de créer une nouvelle langue, conceptuellement fondée sur l'idée de l'interconnectivité de tout le vivant et où « le sujet n'est que le destinataire passager d'un verbe qui le saisit. Tout sujet est en devenir non dans son propre agir, mais dans une multiplicité d'agirs qui le débordent<sup>33</sup>. »

La traduction des messages poétiques des poulpes demande donc une interprétation qui comporte une compréhension de la participation du sujet humain à un mouvement écologique plus vaste. Dans ce sens Despret, comme Garcia l'avait déjà fait pour son chimpanzé, invente une langue pour les animaux protagonistes de sa fiction. Cependant, contrairement à Garcia, il ne s'agit pas ici d'imaginer comment un animal pourrait manipuler le langage humain, mais d'établir une traduction du langage poétique des poulpes. Despret fait le choix d'une écriture fragmentaire avec une prédominance de verbes à l'infinitif, aux résonances sapientielles, renvoyant à une connaissance ésotérique et sacrée. En effet, ces fragments véhiculent, dans la fiction, la croyance religieuse des poulpes dans la métempsychose, associée à leur crainte à l'idée de l'extinction de leur espèce, qui empêcherait la transmigration des âmes :

Souviens toi/moi !

**[II m']appelle depuis le futur afin de devenir.**

**[II m']appelle depuis le futur afin de revenir.**

---

<sup>30</sup> *Ibidem* : p. 82.

<sup>31</sup> *Ibidem*.

<sup>32</sup> *Ibidem* : p. 88.

<sup>33</sup> *Ibidem*.

Ne plus être en apparence.

Trouver l'issue. Revenir chaque fois par le même chemin.

**L'issue est un autre chemin.**

**Les corps accueillent comme des coquillages. Plus de coquillages, plus d'issue. Danger.**

Mourir n'est plus réjouissant. Plus d'œufs, vivre en eaux noires. Plus d'issue. Le poulpe veut manger de la lumière<sup>34</sup>.

Encore une fois, Despret insiste sur les capacités qu'ont les animaux à accéder aux fonctions les plus avancées de l'esprit, notamment l'expressivité poétique et le sentiment religieux. Ce qui est indémontrable scientifiquement dans l'état actuel des connaissances peut être imaginé par le saut cognitif permis par la fiction. Si, bien évidemment, le contenu de ces fictions ne se veut pas simplement une prévision de l'avancement du savoir scientifique, il indique tout de même un cap intellectuel clair et la nécessité d'une modification de notre approche au vivant.

Chez Garcia et Despret, la réflexion philosophique et éthologique se pose donc dans un rapport étroit à l'écriture fictionnelle et leurs romans narrativisent de nombreuses connaissances scientifiques en créant un dialogue fécond entre ces différents types de recherche. Nous avons également vu comment l'on trouve dans leurs essais des références précises aux pouvoirs de la fiction dans la construction de notre représentation de la cognition animale. La centralité de la réflexion sur le langage lie encore plus étroitement ces ouvrages : en effet, les outils romanesques permettent une expérimentation spéculative sur la langue et sur l'évolution possible du savoir éthologique à laquelle la méthode scientifique ne consent pas. Les deux récits d'anticipation témoignent d'un changement de sensibilité, tout en nous incitant à remettre davantage en cause l'anthropocentrisme et à repenser nos rapports avec le non-humain. En effet, ils montrent les impasses de la centralité que nous attribuons au rapport entre pensée et langage, tandis que d'autre part ils nous proposent d'autres parcours herméneutiques dans la compréhension de l'altérité radicale que représente la conscience animale.

---

<sup>34</sup> *Ibidem* : p. 86.

## Bibliographie

- Barontini, Riccardo (2022a), « Du Mésolithique à l'Anthropocène. La fiction environnementale à l'épreuve de l'imagination scientifique dans *Doggerland* d'Élisabeth Filhol » dans *Études littéraires*, n°52.
- Barontini, Riccardo (2022b). "De Quelques Usages Littéraires Récents de l'éthologie : Christine Van Acker, Tristan Garcia et Claudie Hunzinger." *Animal et Animalité : Stratégies de Représentation Dans Les Littératures d'expression Française*, Sara Buekens and Julien Defraeye (éd), vol. 541, Paris, Classiques Garnier, p. 167–84.
- Caracciolo, Marco (2019). "Form, Science, and Narrative in the Anthropocene." *Narrative*, vol. 27, no. 3, p. 270–89.
- Despret, Vinciane (2021). *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation*. Arles, Actes Sud.
- Despret, Vinciane (2019). *Habiter en oiseau*. Actes sud.
- Despret, Vinciane (2002). *Quand le loup habitera avec l'agneau*. les Empêcheurs de penser en rond-la Découverte.
- Despret, Vinciane (2014). *Que diraient les animaux, si on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, la Découverte, 2014.
- Garcia, Tristan (2011b). *Forme et objet : un traité des choses*. Paris, Presses universitaires de France, 2011.
- Garcia, Tristan (2010). *Mémoires de la jungle*. Paris, Gallimard, 2010.
- Garcia, Tristan (2011). *Nous, animaux et humains : actualité de Jeremy Bentham*. Paris, François Bourin, 2011.
- Heise, Ursula K. (2015). "Environmental Literature and the Ambiguities of Science" *Anglia*, vol. 133, no. 1, p. 22-36.
- Latour, Bruno (1999). *Politiques de la nature : comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris, La Découverte.
- Ursula K. Le Guin (1988), « L'Auteur des grains d'acacia » [1974], *Les Quatre Vents du désir*, recueil traduit de l'anglais [US] par Philippe Rouillé et Martine Laroche,. Paris, Presse Pocket.
- Lestel, Dominique (2001). *Les origines animales de la culture*. Flammarion.
- Meyer, Steven (dir.) (2018). *The Cambridge Companion to Literature and Science*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Morizot, Baptiste (2020). *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*. Arles, Actes sud, 2020.
- Nagel, Thomas (1974). "What Is It Like to Be a Bat?" *The Philosophical Review*, vol. 83, no. 4, 1974, pp. 435–50.
- Simon, Anne (2021). *Une bête entre les lignes : essai de zoopoétique*. Marseille, Wildproject.

Stengers, Isabelle (1993). *L'invention des sciences modernes*. Paris, La Découverte.

Uexküll, Jakob von (2004). *Mondes animaux et monde humain : suivi de La théorie de la signification* [1934]. Paris, Pocket.

Waal, Frans de, (2018). *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux ?* [2016], Paris. Les Liens qui libèrent.